

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 22 DÉCEMBRE 1894

No. 16

SOMMAIRE :

DEMANDE INADMISSIBLE, VILLA-MARIA ET LA LÉGISLATURE, *Duroc*. — L'INCIDENT DAVID-LA Croix, *Patriote*. — LES ÉCOLES DE QUÉBEC, UN ÉTAT DE CHOSSES DÉSOLANT, II, *Magister*. — LE CLERGÉ ET LA POLITIQUE, *Libéral*. — UN PEU TARD, *Curieux*. — LE CHAPEAU, *Torquemada*. — DOCUMENT "DÉBUT-DE-SIÈCLE," *Sacristain*. — CHRONIQUE, l'Opéra-Français, HENRI ROULAUD. — QUESTIONS ET RÉPONSES, L'OREILLE MUSICALE, (Suite). — LE FEU DE JOIE, *Jean Richepin*. — LES SABOTS DU PETIT WOLFF, *François Coppée*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL

Boîte 2184, Montréal.

DEMANDE INADMISSIBLE

VILLA-MARIA ET LA LÉGISLATURE

Voilà deux fois en quelques semaines que nous avons à traiter de la reconstruction du couvent de Villa-Maria, et des moyens que les riches et puissantes Sœurs de la Congrégation mettent en œuvre pour réédifier leur somptueux couvent en bourse déliant le moins possible.

Cette répétition dont nous ne sommes pas coutumiers, préférant varier nos sujets, s'impose par l'obstination que mettent nos bonnes Sœurs à exiger du public des sacrifices injustifiables et injustifiés pour leur mettre entre les mains les moyens industriels de tirer largement sur les bourses paternelles.

Le couvent de Villa-Maria est-il une entreprise humanitaire, charitable, ou philanthropique ?

Poser la question c'est la résoudre.

Le couvent de Villa-Maria est une entreprise industrielle de haut vol — sans calembour — où l'on vend le plus cher possible le moins d'éducation possible, afin de faire le plus de bénéfices possibles, et ces bénéfices sont employés à accroître la richesse personnelle d'un ordre dont nous avons déjà fourni la dotation première, et qui, ne payant pas de taxe, absorbe la propriété au détriment des contribuables.

Maintenant, peut-on nous dire de quel droit cet Ordre veut demander à la Législature de prendre sur les revenus de la province une somme destinée à l'aider dans l'exploitation de l'industrie que nous venons d'exposer plus haut ?

C'est pourtant là la demande étrange qui vient d'être faite au Parlement de Québec.

Elle n'a pas eu grand succès, cette demande.

Quoi, c'est au moment, où, comme nous le montrons dans nos articles sur *Les Ecoles de la Province*, le budget des Ecoles Élémentaires de la Province est démesurément bas, lorsque l'Etat ne dépense en certaines places que \$1.46, une piastre par élève par année et \$55 par professeur par année, on viendrait arracher des souscriptions pour reconstruire un palais où se forme une aristocratie dans notre peuple démocratique.

Non, cela ne se peut et cela ne se fera pas.

Nous ne soulevons aucune objection contre la reconstruction de Villa-Maria, ni contre la continuation du fructueux métier de marchandes de soupe qu'y font ces bonnes Sœurs, mais, du moment qu'elles ne donnent rien pour rien, du moment que les parents se saignent à blanc pour donner à leurs enfants une éducation qui, malheureusement, reste médiocre, nous ne voyons pas pourquoi on leur ferait payer deux fois : d'abord pour bâtir le couvent, puis pour l'habiter.

Voici notre façon de considérer la question, aussi combattons-nous la demande qui, d'ailleurs, a paru bien mal reçue.

Notre devise est celle-ci : tout pour l'instruction, rien pour les marchandes de soupe.

DUROC.

L'INCIDENT DAVID "LA CROIX"

Lorsque M. Globensky, seigneur du Plateau des Chênes, se mit à la tête du mouvement de protestation contre l'érection d'une statue au brave Chénier, et entama contre le patriote tombé sous les balles de Colborne, une campagne de presse aussi brutale que fautive au point de vue historique, beaucoup de person-

nes, nous entre autres, s'imaginaient voir sortir de sa retraite le défenseur attitré des patriotes, celui qui, dans notre province, s'est acquis par des années de lutte incessante le beau titre d'"avocat des martyrs de 37-38."

Nous nous attendions que M. L. O. David, dont tous les discours sont empreints de cette farouche dévotion aux victimes de cette époque troublée, ne manquerait pas de faire entendre sa voix.

Nous attendions en vain ; est-ce l'âge, sont-ce les déboires, le découragement, est-ce la signature de M. Desjardins ou celle de M. Grenier, toujours est-il que cette protestation anxieusement épiée ne venait pas.

Le bureaucrate de St. Eustache avait beau sortir pour la cinquantième fois ses papiers jaunis et les témoignages de ses fameux curés chouayens, la plume, qui avait tant de fois répondu à ces insultantes bravades du hobereau polonais, restait sèche au fond de l'écritoire municipal.

Devions-nous laisser ainsi s'accréditer une nouvelle légende ; devions-nous laisser entrer dans le cerveau du peuple la conception bureaucratique de la révolte de 37-38 ; devions-nous laisser passer les Globensky et les Paquin pour des héros, Chénier et ses compagnons pour des lâches ; devions-nous laisser le Plateau des Chênes écraser les vaincus de sa haine après les avoir assommés de ses boulets ?

Nous ne l'avons pas cru. Nous sommes retournés dix ans en arrière, et nous avons retrouvé le David des beaux et des grands jours d'enthousiasme ; nous avons jeté un voile sur ses dix années de luttes et de découragement politique ; nous l'avons repris avant que le collier d'or des faveurs municipales ait enchaîné sa main prompte à la riposte.

Nous avons puisé dans un volume, qui est du domaine public, une réponse à M. Globensky, qui est la même aujourd'hui qu'elle était hier.

Est-ce notre faute à nous si la presse chouayenne de Montréal est entre les mains d'ignorants et d'ignares qui ne connaissent pas le

premier mot de l'histoire du pays et des livres où elle est traitée ?

Pouvions-nous penser que des gens prétendaient traiter les questions se rapportant aux héros de 37-38 sans avoir lu *Les patriotes de 37-38*, de Mr L. O. David, et ses conclusions que nous avons reproduites ?

Nous avons donné le titre de l'ouvrage où l'article était puisé, nous avons donné le nom de l'auteur.

Nous en avons, il est vrai, supprimé un passage : celui où M. David démontre péremptoirement que les prêtres invoqués par M. Globensky avaient faussé l'histoire et menti délibérément.

Est-ce là notre crime ?

Pouvions-nous supposer que, sur un signe de *La Croix*, M. David renierait une œuvre qui fait sa gloire.

Nous ne le croyons pas encore, en dépit des vantardises de l'organe de la mendicité cafarde.

Nous savons que, quoi qu'on dise, M. David ne dément rien de ce qu'il a dit, et ne renie rien de ce qu'il a écrit.

Le voulût-il, d'abord, il ne le pourrait pas ; il n'est plus le maître d'abandonner la défense des patriotes ; il n'est plus libre de les laisser en pâture à la meute des Globensky, et nous sommes les premiers à croire que le cœur a dû lui bondir lorsque l'insolent chouayen a déclaré dans la *Minerve* que, du moment où M. David abandonnait la lutte, il était prêt à répondre à tous ceux qui attaqueraient le renom des bureaucrates.

Non, nous ne croirons jamais que M. David regrette sincèrement la reproduction de sa verte réponse au Seigneur de St. Eustache.

Ce qui l'ennuie, c'est qu'on ait pu croire à sa collaboration au *REVEIL*. Voilà le grand mot.

Quel joli échantillon des caractères de notre époque. Nous ne sommes plus libres de traiter à notre guise les questions, de reproduire ce qui nous plaît sans être taxés d'indécence, si la *Croix* signale le fait aux âmes pieuses.

Rassurez-vous, monsieur David, nous som-

mes prêts à dire que, CETTE FOIS-LA, vous n'avez pas collaboré à notre journal, mais soyez convaincu que vous n'y seriez pas aussi déplacé que vous affectez de le croire.

Il y a des gens de fort bonne compagnie au *REVEIL* ; nous ne comptons pas dans nos rangs autant de tripoteurs et de frères quêteurs que certains confrères ; nous vivons de travail et non d'aumônes ; nous ne courons ni les boudoirs des dévotes ni les arrière-cours de sacristie pour trouver la pitance du samedi, mais aussi nous avons la fierté de ne nous laisser marcher sur le pied par personne.

Nous avons été injustement attaqués, et nous nous sommes défendus.

Voilà !

PATRIOTE.

LES ÉCOLES DE QUÉBEC

Le Rapport de cette année

UN ETAT DE CHOSSES DESOLANT

II

Nous avons attiré, dans un dernier article, l'attention sur la déplorable condition de nos écoles, telle qu'elle ressort du rapport du Surintendant et des Inspecteurs de l'Instruction publique de la Province.

Malheureusement le rapport ne dit pas toute la vérité.

En se reportant à d'autres documents, on s'aperçoit que les progrès de l'éducation élémentaire ne sont pas stationnaires maintenant, mais qu'ils l'ont été depuis 20 ans au moins.

Le recensement de 1871 indiquait que les illettrés adultes formaient vingt pour cent de la population ; en 1891, ils forment encore 18 % de la population, tandis que, dans l'Ontario, ils ne sont que 5.20 pour cent du chiffre total.

Ces chiffres indiquent que, si le nombre des enfants assistant à l'école a augmenté depuis 1871, ils ont assisté si peu de temps et ont reçu une éducation si superficielle qu'immédiatement après avoir atteint leur vingtième année, ils ont tout oublié.

De plus, l'étude des rapports annuels indique

que les seuls progrès accomplis l'ont été dans les deux ou trois années qui ont suivi 1871.

Le nombre des enfants suivant les écoles, qui était de 185,306 en 1871, avait monté rapidement en 1875 à 229,556.

Mais depuis lors l'assiduité aux écoles a suivi à peine l'augmentation de la population.

En 1875, il y avait un élève pour chaque 5.22 habitants de la province; en 1893, il y en a un à peine pour chaque 5.23.

Aujourd'hui, dans Ontario, le nombre des enfants qui suivent les écoles forme 73 pour cent de 5 à vingt ans; dans Québec, l'assiduité aux écoles n'est que 54 % de la population du même âge.

On peut multiplier les exemples, mais ce qui précède suffit pour indiquer la cause du mal.

Pour une raison ou une autre, toute allusion à la condition pitoyable des écoles dans Québec a été considérée comme une attaque dissimulée contre l'Eglise Catholique et son personnel enseignant.

Nous n'admettons pas cette manière de voir, et pour montrer que nous entendons avant tout être juste, nous avouons que les résultats obtenus sont même surprenants, si on considère la modicité des ressources mises à la disposition des besoins de l'instruction.

L'instruction publique n'a pratiquement reçu aucune attention du gouvernement dans cette province jusqu'en 1847.

Le résultat d'une première dépense, qui ne s'élevait pas à \$100,000 annuellement, a été de faire augmenter rapidement le nombre des élèves. En 1847, il était de 63,281; en 1854: 119,737; en 1871: 183,302.

Nous avons déjà dit qu'après la Confédération le progrès continua jusqu'en 1875, le gouvernement ayant augmenté ses subventions chaque année pendant cette période.

Mais, depuis, les autres dépenses de la province ont bien augmenté, tandis que les sommes destinées à l'éducation sont restées stationnaires.

Le résultat de cette manière d'agir peut être jugé par la situation actuelle.

Dans Ontario, le gouvernement et les muni-

cipalités dépensent annuellement pour les écoles \$5,000,000; le Michigan dépense \$6,500,000; l'Ohio \$12,000,000; l'Illinois 13,500,000; Massachusetts \$10,000,000; le petit état de Connecticut \$2,500,000. Dans Québec, les municipalités fournissent \$1,150,000 et le gouvernement \$225,000, ce qui fait une dépense de \$6.40 pour chaque élève suivant l'école régulièrement. Dans Ontario et dans les Etats-Unis la dépense moyenne par élève suivant l'école régulièrement se monte de \$15 à \$33. Il y a dans la province des écoles où les frais par élève sont réduits à \$1.33 par année et le salaire de l'instituteur à \$55 par année.

Le surintendant de l'Instruction Publique, l'hon. G. Ouimet, dans son rapport de l'année, fait les remarques suivantes, qui d'ailleurs se reproduisent dans plusieurs rapports antérieurs.

“ Le salaire annuel moyen des institutrices catholiques diplômées dans les écoles élémentaires catholiques est de \$106.00; dans les écoles élémentaires protestantes, il est de \$185.00. Dans les écoles modèles catholiques et les académies, la moyenne est de \$140.00; dans les écoles modèles protestantes et les académies, la moyenne est de \$306.00.

“ Avec de pareils salaires, surtout dans les écoles catholiques, il n'est pas étonnant que le diplôme d'institutrice soit si peu recherché et qu'il y ait plus de mille institutrices sans diplôme. L'exiguité de ces salaires écarte certainement de l'enseignement les sujets les plus capables, qui n'y trouveraient pas une rémunération suffisante pour vivre ou même pour manger. Dans ces conditions, l'enseignement est, pour la plupart du temps, un pis-aller qu'on abandonne à la première occasion.

“ J'ai eu l'honneur l'année dernière d'attirer votre attention sur une résolution du comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique, au sujet de l'octroi d'une gratification aux instituteurs qui auraient le mieux réussi dans l'enseignement. Je suis de l'avis du comité catholique, qui recommande qu'une somme suffisante soit mise à sa disposition dans ce but. Je renouvelle la demande cette année et

je prie le gouvernement d'accorder cette gratification qui, j'en suis sûr, relèvera le niveau de nos écoles en stimulant le zèle des instituteurs et en améliorant leur position.

"Le montant alloué aux écoles a été depuis bien des années fixé à \$160,000, moins cinq pour cent en faveur des écoles catholiques de sourds-muets et de jeunes aveugles.

"Ce montant est le même qu'il y a vingt ans. Pourtant, depuis 1874, le nombre des écoles et des élèves qui les suivent a augmenté grandement, le nombre des municipalités a aussi augmenté. Par suite la part de chaque municipalité et de chaque école a beaucoup diminué, et dans plusieurs cas il en est résulté pour le progrès de l'instruction publique un sérieux dommage.

"En conséquence, je demande que la part des écoles dans le budget soit portée à \$200,000."

Le gouvernement s'est bien moqué de cette humble demande, et le budget de 1895-96 comporte toujours le même chiffre tristement modeste.

Ainsi, on distribue des millions pour les chemins de fer et les travaux publics, et on laisse le peuple manquer de l'éducation nécessaire pour développer les millions qui sont sous ses pieds.

Le gouvernement vote un magot de deux cent mille piastres à distribuer aux plus riches fermiers pour former des cercles agricoles et autres institutions, sous prétexte d'instruire le peuple, lorsque la meilleure moitié de sa vie est passée, et on oublie d'accorder quelques mille piastres pour élever le niveau des écoles, où se forme la génération qui grandit.

Personne ne semble songer que les \$10,000 accordés pour un mille de chemin de fer, qui vont dans la poche de quelque boodler, pourraient aider, d'une façon utile, cinquante ou cent écoles.

L'Hon. R. Harcourt, trésorier d'Ontario, disait dans son dernier discours du budget :

"Sur six dollars que nous dépensons, il en va un à l'éducation. Pour les sommes à affecter à l'éducation, il n'y a parmi nous qu'un

sentiment commun : personne ne songerait à suggérer une réduction. Au contraire, si le gouvernement négligeait de pourvoir promptement et d'une façon convenable aux besoins pressants qui se produisent de temps à autre pour l'éducation, et qui arrivent à sa connaissance, un blâme immédiat et éclatant ne serait que trop justifié."

Quel est l'homme qui fera entendre dans notre Chambre de Québec ce cri patriotique ?

MAGISTER

LE CLERGE ET LA POLITIQUE

LA CONDUITE QU'IL DOIT TENIR

LA NEUTRALITÉ ORDONNÉE

Les dépêches des journaux quotidiens nous ont parlé vaguement d'un sermon prononcé dans la cathédrale de Dorchester par Mgr McQuaid, au sujet de certains incidents qui se sont passés dans son diocèse lors des dernières luttes électorales aux Etats-Unis.

L'archevêque Ireland est violemment attaqué dans ce sermon, dont nous avons à présent le texte complet, et nous devons dire à sa louange qu'il s'est brillamment lavé des accusations portées contre lui et qu'on lira plus loin.

L'éminent archevêque de St-Paul, à l'égard duquel nous avons toujours professé la plus respectueuse considération, était accusé d'ingérence politique et, dès le lendemain du jour où le sermon fut prononcé, une dépêche annonçait que Mgr Ireland interviewé avait refusé, par dignité, de parler par la voix de la presse des accusations de son collègue, mais Mgr McGoldrick, évêque de Duluth, qui n'avait pas les mêmes raisons de se taire, a pris fait et cause pour son métropolitain contre l'évêque de Rochester et répondu au reporter en termes non équivoques. Il a accompagné Mgr Ireland à New-York, et il affirme que ce voyage avait pour but unique des affaires ecclésiastiques et nullement des affaires politiques. Il admet, cependant, que pendant son séjour à New-York, l'archevêque de Saint-Paul a fait une communication aux journaux pour défendre le

parti républicain contre l'accusation d'être de connivence avec l'A. P. A.

Voici textuellement le dernier paragraphe de cet *interview* avec l'évêque de Duluth :

En réponse à cette question : l'archevêque de Saint-Paul a-t-il pris part à une assemblée politique? Mgr McGoldrick a déclaré que ce n'est pas le cas. " Nous avons été invités, a-t-il dit, par quelques chefs républicains, à assister à un meeting, voilà tout. Nous étions présents, mais l'archevêque Ireland n'y a pris aucune part."

Ces explications étant données, voici le texte du sermon de Mgr de Rochester qui est une rude tuile sur le nez des évêques politiques et des curés cabaleurs :

"Maintenant que l'élection, avec ses excitations, ses troubles, et ses passions, est terminée, j'estime qu'il est de mon devoir de rappeler publiquement quelques-uns des incidents et des scandales auxquels elle a donné lieu. Vous savez parfaitement que depuis que je suis évêque de Rochester j'ai toujours eu grand soin de ne jamais prendre fait et cause pour l'un ou l'autre des partis politiques. J'ai agi ainsi parce que je ne voulais faire bénéficier aucun parti du poids de ma position officielle, et parce que je ne voulais pas *traîner ma robe d'évêque dans la fange des luttes politiques*... En vertu d'une règle traditionnelle de l'Eglise catholique aux Etats-Unis, les évêques se sont toujours tenus à l'écart des luttes politiques.

Cette tradition nous a été transmise par des prélats dont la grandeur était réelle, non pas une grandeur créée seulement par les journaux faisant leur cour aux popularités malsaines du jour. Bien que souvent accusé par nos ennemis d'avoir pris part aux intrigues politiques et aux luttes de partis, nous avons toujours pu, jusqu'en ces derniers temps, nier et repousser l'accusation.

"Ayant dit ceci comme entrée en matière, je parlerai maintenant du récent scandale qui appelle ces observations. Tout catholique qui respecte les évêques et les prêtres et qui a à cœur l'honneur et la bonne réputation de son Eglise, a dû être peiné et humilié d'apprendre, pendant la dernière campagne électorale, que l'un de nos évêques, l'archevêque de Saint-Paul, avait mis de côté les traditions de l'Eglise, et s'était jeté dans l'arène politique comme aurait fait n'importe quel laïque.

"Les journaux ont eu soin d'entretenir le public de son arrivée à New-York plusieurs semaines avant les élections, de son apparition aux assemblées politiques, entouré des chefs du parti républicain, de ses opinions sur les questions politiques, vivement exprimées au moyen d'*interviews* préparé avec soin pour la presse, et de sa présence, la nuit de l'élection, au milieu d'une foule excitée de politiciens et de partisans.

"Je prétends qu'en venant ainsi à New-York pour prendre part à une lutte politique, l'archevêque de Saint-Paul a commis un acte inconvenant et contraire à la dignité épiscopale, et qui constitue un scandale

aux yeux des catholiques bien pensants des deux partis. C'était de plus de sa part un acte d'intervention injustifiable que de quitter son Etat et de venir ici détruire toute discipline parmi les prêtres, et donner à ceux qui nous sont hostiles l'occasion de dire que les prêtres sont des partisans et emploient leur influence pour des fins de parti. Si l'archevêque Ireland s'était mis en évidence de la même façon, en faveur du parti démocratique, il n'aurait pas été moins digne de blâme, selon moi.

"Si la conduite qu'il a tenue pendant cette dernière campagne électorale n'était pas censurée et condamnée, il ne me serait plus possible de *retenir les prêtres de ce diocèse et de les empêcher de suivre son exemple de descendre de la chaire au husting politique et de conduire leurs paroissiens aux polls le jour du scrutin*. Tous ont autant de droit que l'archevêque de Saint-Paul de se faire agents électoraux pour l'un ou l'autre des deux partis, et de s'absenter de leurs paroisses comme l'archevêque s'est absenté de son diocèse.

"Ce n'est pas une excuse de dire que l'archevêque travaillait dans l'intérêt d'une réforme gouvernementale. Tout autre clerc aspirant aux honneurs politiques dirait la même chose. Du reste, la ville de New-York est tout à fait capable de conduire ses affaires sans aucune aide de dehors, comme la dernière élection vient de le prouver. Et s'il faut en croire les journaux, la législature du Minnesota a grand besoin d'être purifiée, et Sa Grandeur y aurait pu trouver amplement de quoi exercer son zèle politique. Mais c'est un fait bien connu d'un grand nombre que ce n'est pas l'amour du bon gouvernement qui a engagé l'archevêque Ireland à passer un si grand nombre de semaines à New-York, loin de son diocèse où la loi relative à la résidence l'obligeait à demeurer. C'est pour s'acquitter d'une dette à l'égard du parti républicain qu'il a rendu ces services.

"Pendant la dernière session de la législature de New-York, l'archevêque Ireland, du lointain Minnesota, s'est occupé à écrire des lettres aux principaux législateurs républicains en faveur de la candidature du Révérend M. Malone, comme recteur de l'Université. Ce n'était pas du tout l'affaire de l'archevêque de se mêler de ce qui ne le regardait pas légitimement. Cependant, il n'ignorait pas que l'archevêque de New-York et ses suffragants désiraient l'élection d'un candidat ayant le pouvoir et la volonté de protéger les intérêts des écoles et des académies catholiques placées sous le contrôle des recteurs. L'archevêque de New-York et ses suffragants savaient qu'un prêtre qui avait déclaré que, s'il le pouvait, il ferait disparaître chacune des écoles paroissiales, ajoutant que le temps était venu pour l'Etat de mater l'Eglise en ce qui regarde les questions d'argent, n'était pas un digne représentant de l'élément catholique.

"Le langage de ce prêtre était énergique mais pas élégant, le sentiment qui le dictait était anti-américain; l'esprit qui l'animait sentait la persécution et la trahison envers son Eglise, et n'eut été son absurdité et son impuissance, ce langage aurait été dangereux. Cependant, l'archevêque Ireland, ayant eu connaissance des paroles du Rév. M. Malone, et du mépris qu'il avait publiquement affiché à l'égard de son évêque, *écrivit*

des lettres, privées et confidentielles, aux membres d'une législature républicaine en faveur de son candidat et contre tous ceux qui auraient été plus acceptables aux yeux des évêques de l'État.

« Lorsque l'archevêque de Saint-Paul vient faire ses visites périodiques à New-York, les membres du clergé qu'il fréquente principalement sont les prêtres mécontents de New-York et des environs, qui nourrissent des griefs contre l'ordinaire ; et avec l'aide de ces prêtres, et celle d'une presse catholique subventionnée, il parvient à créer des embarras à l'archevêque de New-York, persiste à travailler à brouiller Mgr Corrigan avec Son Excellence le Délégué apostolique et à indisposer contre lui un grand nombre de personnes.

« Heureusement, depuis sa visite à New-York, le Délégué apostolique a appris que le Saint Père n'a pas de fils plus vrai, d'adhérent plus dévoué que l'archevêque de New-York. Sa loyauté vient du cœur et est appuyée sur des principes ; cependant, chose étrange, cette clique cléricale a réussi à faire croire, au moyen de déclarations fabriquées sur commande et d'articles de journaux, que l'archevêque de New-York est hostile au Délégué apostolique. . . .

« Ces observations suffiront pour le présent. Si l'on ne peut trouver d'autre remède, un appel à Rome apprendra aux conspirateurs qu'ils feraient mieux de rester chez eux et de consacrer toute leur attention au champ qui leur a été assigné. »

Le cas particulier de Mgr Ireland étant couvert par une dénégation formelle, il ne reste plus qu'à se réjouir de la façon énergique et positive dont l'évêque de Dorchester pose la grande et saine doctrine libérale du prêtre à la sacristie et de l'électeur libre aux polls.

LIBERAL.

UN PEU TARD

La *Semaine Religieuse* déclare qu'à l'occasion de la mort du tzar, les prières qui ont été faites et les messes célébrées, l'ont été pour la Russie et la France, et non pas pour l'empereur défunt.

« L'Eglise Romaine, dit-elle, interdit la *participatio in divinis* avec les hérétiques et les schismatiques. »

Il est peut-être un peu tard pour prévenir les gens qui y ont été de bonne foi dans leurs prières pour le tzar.

D'ailleurs, ils ne sont pas en mauvaise compagnie.

Le Pape Léon XIII a bien envoyé toutes ses condoléances au nouveau tzar et exprimé

la douleur que lui causait la mort de son père, Alexandre II.

Et puis, est-ce qu'il n'y a pas dans la liturgie des prières à l'intention des infidèles ?

Cette sortie de la *Semaine Religieuse* quinze jours après les événements est bien déplacée.

Si le tzar était schismatique à sa mort, n'était-ce pas une raison de plus pour prier en vue du salut de son âme ?

Toutes ces petites notes de *feudeurs de che-reux en quatre* finiront par embrouiller les notions religieuses du commun des mortels.

Et puis, il y a aussi l'évêque de Fréjus qui avait reçu l'amiral Avellane à Toulon et qui avait baptisé un vaisseau le *Jauréguiberry*, du nom d'un protestant ; dont il avait fait à cette occasion un grand éloge, qui a ordonné dans son diocèse des prières pour le tzar défunt.

Comment s'y reconnaître dans tout cela ?

CURIEUX.

LE CHAPEAU

La *Vérité* en est encore réduite à passer le chapeau.

Ah ! elle ne le fait pas ouvertement.

Il n'y a rien d'ouvert dans cette boutique-là.

Tout se fait en hypocrite.

Mais comme nous n'aimerions pas à laisser ces vilaines faces de dévots glapissants blaguer le public, en faisant croire à un désintéressement qui n'est pas de ce monde, nous allons donner un peu de la circulaire insinuante de notre confrère.

La voici :

Depuis plusieurs mois nous ne publions plus d'annonces, afin de consacrer tout notre espace à ce qui peut intéresser nos lecteurs. Cette amélioration nous a imposé des dépenses additionnelles assez considérables, tout en nous privant d'une certaine somme de recette. Nous comptons sur une assez forte augmentation d'abonnés pour combler au moins en partie le déficit.

Nous pensons que personne ne prendra au sérieux cette jésuitique protestation.

On sait ce que valent les annonces à Québec, et dans la *Vérité* surtout.

La perte n'était pas grande.

Il nous fait plaisir cependant de constater

OPERA FRANÇAIS

que les principes ultramontains ne font pas florès à Québec, car la *Vérité* continue sur ce ton lamentable :

Au point de vue de nos intérêts personnels, nous aurions mieux fait de rester dans le *statu quo*, garder nos annonces, ne pas avoir de correspondants.

Encore une fois, si nous n'avions consulté que les intérêts de notre bourse, nous n'aurions pas fait un sou de dépense pour améliorer le journal. Si "faire de l'argent" était notre seul mobile, nous ne penserions seulement pas à de nouveaux progrès ; car une longue expérience nous prouve qu'en ce pays le seul genre de journalisme qui paie, est celui qui se fait à bon marché. Ailleurs, les propriétaires de journaux peuvent semer des sous et récolter des piastres ; ici rien de semblable ne se produit. Donc, si le succès financier était notre seul but, nous nous renfermerions strictement dans le *bon marché* le plus intransigeant. Mais nous avons l'ambition légitime d'étendre le champ d'action de la *Vérité*, même au détriment de nos intérêts personnels. C'est pourquoi nous faisons appel, sans scrupule, à nos amis.

Allez, fendez-vous, curés et presbytères !

Le chapeau circule !

C'est le moment pour les curés de se *saigner à blanc*, s'ils ne veulent pas paraître sur la petite liste de Tardivel, le régent des papes. Quelle *razzia*, mes amis !

Les sacristies seront vidées, mais les bonnes presses grinceront les anathèmes contre les pauvres journalistes libéraux pour la plus grande gloire du Seigneur.

Quel beau jour pour les castors !

TORQUEMADA.

DOCUMENT "DEBUT-DE-SIECLE"

On vient d'interdire à Québec les représentations du théâtre français. Comme l'archevêché de Québec ne tombe pas sous notre juridiction, nous ne nous occuperons pas outre mesure de cette nouvelle manifestation d'un esprit vieux de mille ans.

Seulement une réflexion se présente tout naturellement.

Pourquoi l'archevêque de Québec a-t-il attendu, pour s'élever contre les grivoiseries qui se débitent au théâtre, qu'elles soient dites par des artistes français ?

Un petit bout de réponse., s. v. p. ?

SACRISTAIN

FABLE-EXPRESS

Un pacha battait son esclave ;
Celui-ci, brisant toute entrave,
Ouvrit le ventre du Pacha

MORALE

Frappez et l'on vous ouvrira.

A la fin de la dernière saison théâtrale, je m'étais hasardé à formuler une opinion relativement à la formation d'une troupe nouvelle et aux tendances du public, qui accusait nettement sa préférence pour les représentations exclusivement musicales. L'expérience m'a donné raison. Le public dédaigne la Comédie, il ne peut y avoir le moindre doute à cet égard ; son intérêt ne peut être éveillé que dans le langage d'Europe.

L'Opéra-comique le charme et l'attire plus puissamment que l'Opérette, mais au besoin il s'en contentera, à la condition qu'on ne lui fasse pas violence en lui imposant la Comédie. Qu'elle soit de caractère, de mœurs ou d'intrigue, il n'en veut pas ; et je n'imagine guère une réaction prochaine contre cette répulsion.

Avec un public comme celui-là, public exigeant mais fidèle, il faut compter sérieusement et s'efforcer de le satisfaire autrement qu'en agissant à l'encontre de sa volonté.

Voilà ce que j'ai exprimé en mai dernier, et voilà ce que les directeurs de l'Opéra reconnaissent aujourd'hui. Mais au moment où j'émettais cette vérité extra élémentaire, un petit fonctionnaire du théâtre, aussi minime que subalterne et prétentieux, colporta un peu partout la sentence d'imbécilité qu'il avait rendue contre moi, sans autres assesseurs que son expérience et sa sagesse. (?!)

Les opinions étant libres, je ne fais nullement appel d'un jugement si bien bâclé ; mais il me sera permis d'avoir une fâcheuse opinion du sens artistique de ce bon jeune homme et d'exprimer mes doutes sur la compétence dramatique du mince personnage qui expédie aux journaux de Montréal des *communiqués* de ce calibre :

"Jeudi, première représentation de la *DÉSOPILANTE* comédie : *Le gendre de M. Poirier*."

Cette phrase extraordinaire, tout à fait bien venue, s'épanouira un jour dans les "Nouvelles à la main" du *Figaro*, entre un apophtegme de M. Prud'homme et un trait d'esprit de Calino. Elle fera la gloire de l'humoriste à qui on l'attribuera,—car il ne viendra jamais à la pensée d'un homme de bon sens qu'elle est authentique—et elle désopilera la rate des légionnaires du franc rire.

Elle est cent fois digne de cette destinée.

* *

L'Opéra-comique est donc le genre qui convient à notre public.

A ce propos, on m'a demandé plusieurs fois quelle

différence il y avait entre une opérette et un opéra-comique.

Les différences sont multiples, mais la principale réside dans le genre.

De même que la poésie, la musique est classifiée par genres.

Le premier venu fait une distinction entre une poésie fugitive et une épopée héroïque; entre un épigramme et un poème épique. Or, la bouffonnerie musicale tient dans la musique la place que la *charade* tient dans la poésie; l'opérette est un *sonnet*; l'opéra-comique c'est la *stance*; le grand opéra, l'*ode*.

Le poème d'un opéra-comique peut être badin ou tragique, la musique doit toujours en être élevée et soumise aux règles du genre noble. Dans l'Opérette, la rigueur de ces règles disparaît. Ce n'est plus que de la fantaisie, du caprice, de l'indépendance dans la coupe; et, pour me servir des mêmes termes de comparaison, je dirai que l'Opérette est à l'Opéra-comique ce qu'est la chansonnette en vers libres à un hymne en vers alexandrins.

* * *

Les comédies représentées jusqu'à présent à l'Opéra français, quoique convenablement exécutées et judicieusement choisies, font le vide dans la salle. Toutes les lamentations des puristes et les regrets des amoureux de la phrase élégante sont inutiles et ne changeront en rien le goût de la masse. On peut déplorer l'ostracisme dont est frappée la Comédie, mais on aurait tort de l'attribuer, pour les canadiens, à un état intellectuel rebelle aux beautés du Verbe.

Le même phénomène se produit partout en France, sauf à Paris, centre créateur peuplé de deux millions et demi d'habitants, qui attire et rejette tous les jours soixante-dix mille étrangers. Dans cette population fixe et flottante, on trouverait une clientèle pour alimenter un théâtre qui jouerait les comédies d'Aristophane en grec. La résurrection des antiques aèdes passionnerait un groupe nombreux d'artistes, et la représentation en *langue d'Oc* des *Mystères* de la deuxième époque ferait certainement palpiter d'aise les lettrés archaïques.

Paris est donc une exception.

Dans les autres villes de France, même dans les *sous-capitales*, la comédie n'est que rarement tolérée. Il y a même des localités où elle est impitoyablement proscrite.

Il est donc injuste de crier sur les toits que les canadiens sont réfractaires à cette variété de l'art dramatique et littéraire, par ignorance. Ce jugement est annulé par la généralité du phénomène, et c'est ailleurs qu'il faut chercher la cause de son invariable production.

Je crois tout bonnement que les masses vont au théâtre, non pour rechercher une volupté artistique ne frappant que la faculté intellectuelle de l'individu, mais pour épanouir dans une récréation reposante les sens en même temps que l'esprit.

Les sensations que fait éprouver la comédie peuvent être fort intenses; elles sont trop fugaces pour être recherchées des foules. La musique, au contraire, est facilement assimilable et l'impression qu'elle cause est généralement prolongée.

Si cette raison n'est pas la bonne, elle a du moins assez de valeur pour dispenser certains chroniqueurs éplorés de décréter d'ignorance un public dont ils partagent étroitement les qualités et les défauts.

Mais, hélas! le Snobbisme a tant d'attraits!

* * *

La représentation de *Si j'étais Roi* sera sans conteste un des événements de la saison.

Cette œuvre importante, compliquée et difficile, a parfaitement résisté à l'épreuve du public. L'impression générale a été bonne, et l'on peut se faire une idée assez exacte de cette brillante partition.

Il y a évidemment des réserves à faire; je les fera avec toute l'impartialité dont je suis capable. Dans la revue que je vais passer de l'œuvre d'Adam et de ses interprètes, je suivrai l'ordre de la partition. Ceci dit pour expliquer mon inobservance des préséances.

Le premier artiste sur lequel il convient de s'arrêter, c'est M. Fétis (*Piféur*). M. Fétis a une voix assez puissante, juste et étendue, mais d'une dureté éclatante qui en diminue beaucoup le charme. Sans ce défaut, M. Fétis ferait un bon deuxième ténor d'opéra-comique et il mettrait dans sa poche, sans efforts, notre premier ténor, qui, décidément, n'est pas du tout à la hauteur de son emploi.

Avec les couplets: *Zéphoris est bon camarade* . . . M. Fétis a soulevé la salle qui l'a rappelé par des applaudissements fournis. C'est certainement sa puissance laryngienne qui lui a valu cette ovation. Cependant, malgré sa dureté vocale, M. Fétis donne les notes élevées avec facilité. Dans ces couplets, il tient sans peine un *si* naturel de poitrine, sur un point d'orgue, et lance en voix de tête, à la finale, un contre *ré* tenu d'une irréprochable pureté.

Plus loin, le quatuor: *N'implore pas!* . . . soutenu par les chœurs, est d'une ampleur magnifique et d'un effet saisissant.

La partition se déroule, égrenant ses perles, et nous amène *Zéphoris* (M. Bouit). Il débute par la romance si connue: *Ignore son nom* . . .

Hélas! . . . quel massacre!

Il se trouve dans cette jolie romance un *la* bémol, qui vit ce que vit une croche pointée: notre ténor a

toutes les peines du monde à esquiver un naufrage-sur cet écueil. A la fin du second couplet, M. Bouit était épuisé.

Et le public n eu la cruauté de le bisser !

Je ferais volontiers la part de l'émotion, du *trac*, comme disent les familiers de l'argot des coulisses, si ce *trac* prolongé jusqu'à la dernière chute du rideau n'indiquait une insuffisance constitutive et incurable.

M. Bouit est l'achoppement au succès complet de l'Opéra-comique. Au point de vue du comédien, il est plus que nul : il est franchement mauvais. Sa marche est embarrassée ; son geste, d'une gaucherie enfantine ; son regard, toujours dans le vague ou dans les frises ; sa prononciation, beaucoup plus défectueuse et plus désagréable que celle d'un canadien rustre.

Je suis grandement peiné de la nécessité cruelle où je me trouve de dire de pareilles choses. Mais j'y suis contraint. L'emploi de M. Bouit et l'importance de son rôle ne me permettent pas de fermer les yeux et les oreilles. Il bénéficie de tous les avantages de cet emploi, donc il est voué aux amertumes qui corrigent la grandeur.

Les monts superbes qui dressent leurs pics dans la nue sont les premiers et souvent les seuls frappés par la foudre, tandis que les collines rampant à leur pied sont épargnées.

Nous arrivons au *Nocturne* chanté par Mme Bouit (*Nemca*) et M. Vissières (*Moussoul*).

C'est une page poétique d'une grande douceur, qui forme une savante opposition avec le chœur martial qui la précède. La reprise en duo à l'unisson est ravissante, et la chute, avec ses deux traits de petites notes murmurées est d'une douceur exquise.

La voix de Mme Bouit est d'un timbre perçant ; elle est comme acidulée. Par bonheur, la charmante artiste emploie deux correctifs : la justesse et l'art.

De ces deux qualités, c'est la dernière, la plus précieuse, qui l'emporte. Aussi Mme Bouit est-elle l'idole du public qui ne se lasse pas de la fêter selon ses mérites.

M. Vissières a une fort jolie voix de baryton : souple, chaude et caressante. Elle a peu de volume, mais la qualité y supplée. Comme sa camarade, M. Vissières se distingue par la perfection de son art. Il sait donner juste ce qui convient, et dans les duos, trios ou quatuor, il fonde sa-voix dans l'ensemble sans chercher à dominer. Des effets savants sont le résultat de ce souci d'artiste. Cette qualité est trop rare pour que je la passe sous silence, et j'attire sur elle l'attention de mes lecteurs en les priant de l'observer, s'ils ne l'ont déjà fait.

Je néglige le trio : *O surprise inouïe* . . . , qui n'a rien de remarquable et j'arrive aux couplets de M. Vissières :

Dans le sommeil . . . qu'il a chantés en maître. M. Vissières a brodé sur le point d'orgue final un *gruppetto* qui n'est pas écrit dans la partition, mais dont l'effet est très coquet.

M. Géraizer (*Kadoor*) a joliment chanté le motif : *Enfin je la tiens, cette main chérie* . . . , qui ouvre le trio où Mme Bouit manifeste son peu de goût pour un hymen avec le prince, à l'aide d'une vocalise de longue haleine.

Le rôle de *Kadoor* est ingrat et M. Géraizer n'a semblé souffrir. C'est à cela que j'attribue sa froideur, son indifférence même pour son rôle. A part le motif auquel je suis allusion plus haut, M. Géraizer n'a brillé que par la vertu de son yatagan.

Dans la cavatine : *Un regard deses yeux* . . . , M. Bouit aurait certainement fait oublier sa romance s'il ne se trouvait là un *ut* bénoit malencontreux, qui lui arrache une note de tête semblable à celles que donnent les chanteurs de *tyroliennes*. Si l'on compare cette note à l'équivalente que M. Fétis donne de poitrine, l'avantage reste à ce dernier.

Au second acte, Mme Bouit a triomphé avec éclat dans le grand air : *De nos nobles aïeux* . . .

Cet air, très difficile et très brillant, a électrisé toute la salle, y compris le chef d'orchestre. Mme Bouit a détaillé toutes les vocalises avec une science et une pureté irréprochables.

Rappelée avec enthousiasme, la gracieuse cantatrice a répété la seconde partie avec plus de perfection encore, si c'est possible. Ce grand air seul, avec son prestigieux accompagnement, peut suffire à la satisfaction des amateurs délicats.

Malheureusement, il s'est produit pendant, l'exécution de cette page superbe, un accident qui se renouvelle trop fréquemment. Cet accident est imputable au public dont une partie, vraiment, n'est pas digne de jouir des beautés qu'on lui prodigue.

Après une vocalise perlée, le compositeur a indiqué un petit repos. Cela suffit pour que quelques emballés a froid partent en applaudissements vigoureux. Naturellement la partie moutonnaire de la salle suit l'exemple, et avant que ces bravos intempestifs se soient apaisés, comme à regret, les auditeurs sérieux perdent cinq ou six mesures d'un bijou que les outranciers de la claque ne distinguent pas d'une truffe.

Il est pourtant facile de voir lorsqu'un motif est épuisé, et s'il n'y a pas un enchaînement avec un autre motif qui mérite quelquefois plus d'attention que le précédent. Il n'y a qu'à regarder le bâton du chef d'orchestre. S'il est suspendu, quoique immobile, c'est qu'il n'y a pas un arrêt suffisant pour manifester son délire. Que l'on attende donc, on aura toujours le temps de s'échauffer les paumes.

Pareil désagrément à désappointé les amateurs au moment où, dans une musique de scène, le violoncelle modulait un trait digne d'être écouté. C'est à l'instant ou à l'aide d'une mimique toute naturelle, *Zéphoris*, improvisé roi, chasse de sa présence le vrai roi sans le connaître.

Des éclats de rire stupides et des applaudissements déplacés ont converti le violoncelle qui avait achevé son chant lorsque le calme s'est rétabli.

Que les gens qui vont entendre une œuvre forte pour leur délectation imposent silence à leurs voisins niais et bruyants. C'est leur droit.

Digne aussi d'une mention, la *Chanson bachique* gaillardement enlevée par M. Vissières, avec la reprise en chœur.

Ce second acte est terminé par une *strette* d'un grand caractère.

Le troisième acte fournit à Mme de Goyon (*Zélide*) l'occasion de se faire applaudir dans l'*Air indien*, avec ses vocalises mesurées, pas mal faites du tout.

Malgré le voisinage de Mme Bouit, qu'elle n'a pas la prétention d'entamer, Mme de Goyon a eu un succès bien mérité. Je devrais dire deux succès, car elle en a eu un second, partagé avec M. Fétis, dans le *duo bouffe* qui suit son *Air indien*.

L'invocation au dieu des batailles, le *terzetto* et la *finale*, tout cela bien conduit et bien exécuté, complétait l'œuvre d'Adam qui aura ici, selon toute vraisemblance, le succès qu'elle a rencontré partout et que près d'un demi siècle a consacré à jamais.

Ce serait faire preuve d'ingratitude de ne pas féliciter les choristes, qui ont donné avec un ensemble parfait. Ils ont largement contribué au succès de la pièce, et s'ils sont impersonnels en raison de leur inévitable collectivité, ils méritent, individuellement, des éloges sincères pour le travail et les efforts que représente le résultat obtenu.

Quant à l'orchestre, je craindrais d'amoindrir la réputation qu'il s'est acquise, ou de verser dans la banalité, en le félicitant. Je ne trouve qu'un mot pour lui exprimer ma pensée dans laquelle il y a autant de reconnaissance que d'admiration ; ce mot, c'est, Merci !

HENRI ROULLAUD.

Voici la saison des cadeaux, et l'on se demande un peu partout où l'on va trouver ce qu'il faut pour égayer le cœur de ceux qui nous sont chers. Le choix d'un cadeau de Noël et du jour de l'an est toujours difficile, et il faut longuement délibérer avant de s'arrêter sur tel ou tel article. Avant de faire leur choix, nous conseillons à nos lecteurs d'aller examiner le riche assortiment d'articles de fantaisie que Morton, Phillips & Cie., exhibent à leurs grands magasins, Nos 1755 et 1757 rue Notre-Dame. Une visite à cet établissement de premier ordre vous facilitera le choix des cadeaux que vous désirez faire.

QUESTIONS et REPONSES

L'OREILLE MUSICALE

(Suite)

"Je meurs d'envie d'écouter et d'aimer la musique, mais j'ai beau faire, c'est du bruit et puis c'est tout," disait la grande Catherine. A quoi peut-on attribuer le manque d'oreille dans certains organismes ? Cette lacune est-elle d'ordre intellectuel ou purement physique ?

Existe-t-il quelque moyen de faire entendre la musique à ceux qui n'en ont pas l'instinct naturel ?

DELLE HAUTE.

Il est indiscutable que la musique étant destinée à frapper d'abord l'organe de l'ouïe, il faut nécessairement que cet organe, pour en ressentir pleinement les effets, soit conformé de manière à saisir exactement la différence et le rapport des sons entre eux dans toute l'étendue de l'échelle chromatique. Ouf !

Mais cette faculté auditive n'existe pas au même degré chez tous les individus, et il n'est pas rare de rencontrer des gens d'une intelligence supérieure chez lesquels le sens musical fait complètement défaut, tandis que des esprits très médiocres sont au contraire merveilleusement doués sous ce rapport.

Avant de m'être fait connaître comme compositeur, j'ai longtemps professé la musique — ce qui du reste m'ennuyait beaucoup — et parmi les nombreux élèves confiés à ma direction, je n'en ai rencontré que bien peu ayant des dispositions marquées pour cet art.

Dans ce nombre il y en avait qui n'étaient pas totalement dénués d'instinct musical, mais chacun d'eux comprenait la chose à sa manière et n'en saisissait qu'un côté.

Ainsi, pour les uns, toute la musique se résumait dans la mélodie ; d'autres appréciaient plutôt le rythme ; d'autres, enfin, les plus rares, prenaient plaisir à la simultanéité des sons, à l'harmonie et aux combinaisons orchestrales.

Mais, en général, l'ensemble de l'art leur échappait. J'en ai conclu que peu de personnes possèdent les aptitudes nécessaires pour trouver dans la musique une jouissance vraiment artistique.

On peut du reste ranger par catégorie les individus sur qui la musique a plus ou moins de prise.

Il y a d'abord ceux qui aiment toute espèce de musique, puis ceux qui font semblant de l'aimer, ceux qui croient l'aimer, ceux qui ne demanderaient pas mieux de l'aimer, enfin ceux qu'elle laisse indifférents, ceux qu'elle ennuie, ceux qui la nient.

Cela ne manque pas de variété, comme on le voit.

Il y a aussi les gens — ils sont même plus nombreux qu'on ne croit — qui ne saisissent de la musique que les paroles chantées.

Témoin cet amateur éclairé qui me disait un jour (je cite textuellement) :

— L'opéra que j'aime le mieux, c'est *Faust*, parce que c'est de la musique que je comprends. Ainsi j'ai retenu tout de suite l'air :

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,
Si c'est un grand seigneur et comment il se nomme.

— Mais, lui fis-je observer, ceci n'est pas un air c'est toujours la même note. . . .

— Oh ! répliqua-t-il, c'est bien possible. Mais comme elle est jolie, cette note-là ! Il n'y avait que Gounod pour la trouver.

Ce sont ces nombreuses divergences dans la manière de comprendre la musique qui donnent lieu, à propos d'œuvres musicales, à ces jugements étranges et saugrenus dont on trouve parfois de si curieux exemples, même chez les critiques de profession, dont quelques-uns — soit dit sans les offenser — seraient peut-être bien embarrassés, si on les en priait, de chanter l'air " *Ah ! vous dirai-je, maman ?* " d'une façon convenable.

Mais alors, direz-vous, quels sont donc les heureux privilégiés à qui la musique se révèle tout entière et à qui elle peut donner des jouissances complètes ? A cette question je répondrai sans hésiter que ce sont les compositeurs. Mais j'ajouterai aussi que, la plupart du temps, la musique que les compositeurs aiment le mieux, c'est la leur.

CH. LECOQ.

On peut ne pas aimer la musique pour deux causes :
La première, d'ordre physique,

Tout le monde connaît l'histoire de ce médecin à qui elle était non seulement antipathique, mais insupportable !

Un jour, il eut l'idée de se boucher une oreille avec de la cire, et ce fut une révélation !

La preuve évidente surgissait donc que les deux oreilles de cet infortuné n'étaient pas construites de la même manière !

Je crois le cas très rare.

L'autre cause — la plus fréquente — est donc tout intellectuelle.

Ici la réponse peut se renfermer dans cette formule qui me semble les contenir toutes, que " des goûts et couleurs il ne faut discuter " ! Il est des gens très intelligents, très bien organisés, qui ne comprennent goutte aux pages les plus lumineuses des maîtres ; il en est d'autres qui, au contraire, découvrent dans la plus obscure des merveilles auxquelles personne — et encore moins l'auteur — n'a songé !

Parmi ces mêmes gens, il en est encore qui ne peuvent supporter la lecture d'une page de vers ; d'autres qui, dans un tableau cherchent avant tout le sujet, etc., etc.

S'efforcer de réagir auprès de ceux qui, d'instinct, n'aiment pas la musique, c'est tout au plus aboutir à la leur faire supporter ! . . .

Cela peut-il passer pour un résultat ?

En manière de conclusions, j'ajouterai qu'en nous tous, au plus profond de nous-mêmes, sommeille une chanterelle qui ne s'éveille que sous certaines influences : musique, poésie, art ; un mot murmuré, un regard surpris, un serrement de mains particulier. . . . Et de même qu'il n'existe pas deux visages identiquement semblables, selon les individus la sensibilité de cette chanterelle est variable à l'infini.

L'important est d'en posséder une et d'écouter sa chanson quand elle veut bien nous la dire.

MARÉCHAL.

* * *

On rencontre souvent des gens qui vous affirment que de tous les bruits la musique leur est le plus désagréable. Ces personnes n'en ont pas moins une *ouïe excellente*.

C'est sans doute une manière originale d'exprimer leur peu de goût pour la musique, mais il est facile de se convaincre qu'il existe chez elles une lacune dans les facultés *cérébrales*.

Ces personnes chantent faux, ne distinguent pas l'accord de deux notes, et elles n'ont qu'une appréciation très imparfaite de la mesure.

Je dis que la lacune est d'ordre cérébral et non intellectuel.

L'intelligence est la résultante de l'ensemble de nos facultés cérébrales. Elle peut être remarquable, quoique les régions en cellules qui président à l'excitation du sens musical se trouvent insuffisamment développées.

Il y a chez certaines personnes, qui paraissent exceptionnelles, des dominantes : une impression musicale intensive chez le musicien, une impression visuelle exceptionnelle chez le peintre, et cependant l'intelligence ne dépasse pas la moyenne. De même chez quelques personnes douées d'une intelligence remarquable nous constatons l'absence d'une de ces facultés spéciales qui sont des dominantes chez certains sujets. Il semble qu'il y ait un trou dans ces organismes, mais si nous sommes impuissants à déterminer exactement la région où cette lacune s'est produite, à plus forte raison devons-nous décliner la prétention de la réparer.

Dr LADREIT DE LA CAARRIÈRE.

Médecin en chef de l'Institution des Sourds-Muets.

Le *Nord*, de St-Jérôme, publie un compte-rendu de l'assemblée de la Société de *Pornologie* de la Province de Québec.

C'est à lui la pomme.

SOIS BON !

Si j'avais un fils, s'il devenait grand, je le prendrais à part, le soir de la première tristesse, et je lui dirais : Sois bon !

Oui, sois bon, mon pauvre *gas*, mon pauvre ami, mon pauvre petit ! Le monde est un coupe-gorge ou un mauvais lieu. Envers toi on sera cruel ou fourbe ; on te soupçonnera de lâchetés infâmes ; on te fera la guerre au couteau. Tu souffriras par tous, de toutes façons, tous les jours. Parfois, tu auras des révoltes, souvent tu auras des défaillances. Mais vois ! je t'en supplie, — écoute ! c'est la plus grave, c'est la plus profonde, la plus douloureuse et la meilleure chose qu'on te puisse dire : Sois bon !

N'écris pas un mot cruel, ne fais pas un geste railleur. Souffre, et tâche de garder confiance, et n'insulte pas la vie à cause d'une paix qu'elle ne peut pas donner. Subis, et ne méprise pas, ne pleure pas : le mépris est encore une petitesse. Ne cris pas, ne pleure pas, ne rends pas les coups : sois bon, — et tâche de comprendre.

Et si tu comprends... Oh ! alors tu sentiras ce qu'il a fallu pour que ces êtres te veuillent du mal, te le fassent, ou t'en prêtent, à toi, la tortueuse et louchette pensée. Il a fallu un long ravalement de l'esprit, et des contrariétés sans nombre, et dix mille frottements douloureux, et des méprises, et des erreurs, et l'amour-propre égaré, et l'ambition exaspérée, et l'envie tournant à l'aigre, et le sourire faussé, et le rire gâté, et tous ces riens qui sont les blessures ou les dégradations de l'âme... Et c'est après tout cela qu'on est méchant sans le savoir. Tu écoutes, mon fils, tu entends : *sans le savoir*. Ecris ce mot à la porte de ton cœur ; avec ce mot, empêche tes lèvres de s'ouvrir pour la parole dédaigneuse ; que toute ta sagesse en tout ton pardon soient dans ce mot...

Et, maintenant, va dans la vie ! Va, toi qui devras douter, te heurter aux murs, te déchirer aux sarcasmes, te navrer au toucher d'amiliés menteuses, coudoyer tous les désespoirs, passer au bord de l'insondable angoisse, — va, et sois bon !

CHARLES FUSTER.

LE FEU DE JOIE

Vers sa triste chaumine, au-dessus de laquelle ne tirobouchonne même pas un triste filet de fumée, la triste veuve revient à tristes pas.

Cette veille de Noël, si joyeuse pour tout le monde, a été si triste pour elle ! Nulle part elle n'a trouvé d'ouvrage. fût-ce en espérance et en vague promesse. On dirait que les gens se sont donné le mot pour lui faire tous cette identique et triste réponse :

— Rien avant la fin de l'hiver.

Or, la fin de l'hiver, c'est dans trois mois seulement. Et pendant ces trois tristes mois, de quoi vivra-t-elle donc, la triste veuve, et surtout de quoi vivront ses deux tristes orphelins ?

Et, lorsque, devant l'âtre sans feu, devant l'âtre sans marmite, elle a vu les petits sabots des deux orphelins, la triste veuve s'est sentie plus triste encore, et tristement elle s'est mise à pleurer de tristes larmes.

— Toc ! toc !

Est-ce qu'on ne vient pas de frapper à la porte ? Mais non ! Qui donc frapperait ? Au bout de cette lande perdue, qui pourrait être là, devant cette porte de misère, devant cette porte de tristesse, à l'heure où tout le monde est joyeux, où les plus pauvres font la fête ? Qui donc en ce moment n'est pas avec ceux qui font la fête et sont joyeux ? Qui frapperait ici ? C'est sans doute le vent, ou quelque oiseau de nuit au sinistre présage ! C'est cela, bien sûr.

— Toc ! toc ! toc !

On a frappé de nouveau, et fort, cette fois, si fort que les deux orphelins se sont à demi réveillés et ont murmuré en entr'ouvrant les yeux :

— Maman ! maman !

Et en même temps, voici que la porte a été poussée, et sur le seuil se dresse dans l'ombre un grand vieux bonhomme, à la grande vieille barbe toute blanche, qui lui tombe jusqu'à la ceinture.

Et c'est d'une grosse voix qu'il dit, d'une grosse voix rauque et quasi menaçante :

— La charité, bonnes gens !

Il a un long et rude bâton au poing, une besace sur l'épaule. Il est vêtu de guenilles. Ses pieds sont nus.

— Entrez, pauvre homme, dit la veuve. Je n'ai pas de quoi vous faire la charité ; mais au moins ici vous n'aurez pas froid comme dehors, et vous pourrez vous reposer un moment. Entrez !

Le vieux a refermé la porte, est venu s'asseoir devant l'âtre sans feu et sans marmite, et a dit :

— Il ne fait pas bien chaud chez vous non plus, bonne femme, ni bien clair. Ne pouvez-vous pas allumer un fagot ?

— Hélas ! répond la veuve, je n'en ai point.

— Tiens ! s'exclame le petit garçon, voici le père Noël.

Et la fillette tend les bras vers le vieux et lui sourit en s'écriant :

— Bonjour, père Noël !

Et tous deux ajoutent :

— Tu sais, nos sabots sont devant la cheminée.

— Hélas ! gémit la veuve.

Le vieux dit alors à la pauvre femme :

— Au moins tu peux me donner quelque chose à manger et à boire ?

— Mes enfants, répond-elle, ont fini à leur souper notre dernier morceau de pain, et moi, depuis hier je suis à jeun.

— Ainsi, reprend le vieux, il n'y a chez vous ni pain, ni feu, ni fiche, ni rien ?

— Rien, répliqua la pauvre femme.

Le vieux se lève, remet sa besace sur son épaule et se dirige vers la porte en jurant de plus belle et en faisant sonner son bâton par terre terriblement.

— Maman, dit le petit garçon, pourquoi est-il en colère, le père Noël ?

— Maman, soupire la fillette, ne le laisse pas s'en aller comme ça, le bon père Noël !

Et tous deux ils pleurent ; et la triste veuve les embrasse en pleurant aussi.

— Adieu, grommelle le vieux sur le seuil de la porte.

— Ne t'en va pas, père Noël, ne t'en va pas, crient les orphelins. Nous avons été si sages !

— C'est vrai, dit la veuve, ils sont bien sages, les pauvres mignons.

Puis, se tournant, suppliante, vers le vieux :

— Restez, lui fait-elle tout bas, restez un peu, au moins jusqu'à ce qu'ils se rendorment, au moins pour qu'ils puissent se rendormir contents, en rêvant au père Noël, au moins pour leur faire cadeau de ce rêve.

Et comme il hésitait encore :

— Tenez, ajouta-t-elle, quand ils seront rendormis, je mettrai leurs sabots dans l'âtre et j'en ferai du feu, si vous le voulez, afin que vous vous chauffiez un peu.

— Soit ! répond le vieux. Du moment qu'enfin vous vous montrez charitable, je reste.

Ce disant, il tire de sa poche une gourde et s'approche des deux enfants :

— Buvez de ça un bon coup, fait-il. Buvez sans grimace. C'est rude et vous en aurez comme un trou dans l'estomac. Mais après, vous dormirez et vous rêverez à de belles choses.

A grosses goulées les enfants boivent, et soudain retombent ainsi qu'assommés, mais en souriant.

— Qu'est-ce ? demande la veuve.

— Buvez pareillement, dit le vieux : c'est de l'eau-de-vie.

Et à son tour la pauvre femme boit, et à son tour la voilà ivre et souriante.

Et soudain il lui semble que le vieux mendiant est en effet le père Noël, et qu'il lui dit :

— Puisque tu as bien voulu me faire la charité, ô toi qui n'as rien, je vais te faire la charité aussi. Regarde la vie qu'auraient vécue tes enfants, si je n'étais pas entré ici, et regarde la vie qu'ils vivront grâce à moi.

Et la vie qu'ils auraient vécue était toute de misère et de désespérance. Le petit garçon devenait un lamentable ouvrier, gagnant à peine son pain, miné par la maladie, souffreteux toujours à cause de son enfance calamiteuse, esclave du labeur sans trêve, voué à l'hospice, chair à canon et chair à machines. Et la fillette devenait pire encore, chair à plaisir, hélas ! Et mère quand même et veuve aussi, avec des enfants orphelins qui mettaient aussi leurs sabots devant un âtre sans feu et sans marmite par des nuits de Noël joyeuses pour tout le monde, et si tristement tristes pour les meurt-de-faim. Et de cet ouvrier et de cette prolétaire naissaient interminablement d'autres misérables toujours condamnés à enfanter des misérables pareillement. Et la terre s'emplissait de tristes chaumines, vers lesquelles de tristes veuves venaient à tristes pas, en pleurant tristement de tristes larmes.

Mais la vie qu'allaient vivre les deux orphelins grâce au bon père Noël, quelle vie merveilleuse ! De l'azur partout, de l'or partout, et des jouets, et des festins, et des chansons et des rires, et cela dans un grand flamboyement de soleil !

Un instant, pendant sa première vision, la pauvre veuve avait entr'ouvert les yeux, et alors elle avait vu le vieux mendiant qui jetait dans l'âtre les petits sabots et fourrait dessous un chiffon de papier et frottait une allumette pour y mettre le feu.

Et maintenant c'est ce point de feu qui s'était changé en cette énorme fleur si vite épanouie.

Toujours plus grand, toujours plus gai, toujours plus chaud, il flamboyait, le bon soleil.

Et dans l'azur qu'il dorait, parmi les jouets, les festins, les chansons et les rires, voici que les deux orphelins s'envolaient, vêtus de larges ailes couleur d'aurore, de splendides ailes toutes vermeilles, d'ailes miraculeuses qui se déployaient en faisant de la musique. Musique de fête et d'hosannah ! Musique d'extase ! Musique de délivrance ! Musique de gloire !

— Vive le bon père Noël ! criait cette musique éperdue. Vive celui qui nous a fait la plus divine des aumônes, qui nous a sauvés de toutes nos sûres infortunes, qui nous a ouvert le paradis, qui nous a endormis pour toujours dans notre beau rêve, si bien que rien ne peut plus désormais nous en réveiller !

Et la pauvre veuve rouvrit les yeux une dernière fois, juste assez pour voir qu'elle allait mourir, et que ses petits étaient morts déjà, dans le flamboyant soleil de l'incendie allumé par le vieux mendiant, par le charitable gueux qui de tant de tristesses avait fait un feu de joie.

JEAN RICHEPIN

LES SABOTS DU PETIT WOLFF

Il était une fois, — il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date, — dans une ville du nord de l'Europe, — dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient, — il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au Jour de l'An, et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuelle de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres ; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écrêteau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre-douleur. Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer, quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents. Comme l'hiver était très rigoureux cette année-là, et comme depuis plusieurs jours, il était tombé une quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitoufflés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et

n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaine de paysan, firent sur son compte mille rîsées ; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures qu'il n'y prit pas garde. — Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés ; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachetaient de points comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles.

Et puis, les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant d'aller se mettre au lit ; — et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'apercevoir, à leur réveil, le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménagères sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper ; mais, naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il comptait bien, tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un enfant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froidure. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait, liés dans une serge, une hache, une biseau et les autres outils de l'apprenti charpentier. Eclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clos avait une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant bleuis par le froid de cette nuit cruelle de décembre, faisaient mal à voir.

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu ; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff, sortant de l'église le dernier, s'arrêta tout ému devant le bel enfant qui dormait.

— " Hélas ! — se dit l'orphelin, — c'est affreux ! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude...

Et emporté par son bon cœur, Wolf retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant endormi, et, comme il put, tantôt à cloche-pied, tantôt boitillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

— " Voyez le vaurien ! s'écria la vieille, pleine de fureur au retour du déchaussé. Qu'as-tu fait de ton sabot, petit misérable ? "

Le petit Wolf ne savait pas mentir, et bien qu'il grelottât de terreur en voyant se hérissier les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de raconter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

— " Ah ! monsieur se déchausse pour les mendiants ! Ah ! monsieur dépareille sa paire de sabots pour un va-nu-pieds !... Voilà du nouveau, par exemple !... Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, je t'en réponds, de quoi te fouetter. "

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de soufflets, le fit grimper dans la soupenne où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trempé de larmes.

Mais le lendemain matin, quand la vieille, réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans la salle basse, — ô merveille ! — elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de richesses de toutes sortes ; et, devant ce trésor, le sabot droit, que son neveu avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et comme le petit Wolff, accouru aux cris de sa tante, s'exasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que de grands rires éclatèrent au-dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait, et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Que se passait-il donc ? Oh ! une chose bien plaisante et bien extraordinaire ! Les enfants de tous les richards de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors, l'orphelin et la vieille femme, songeant à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante. Mais, tout à coup, ou vit arriver M. le curé, la figure bouleversée. Au-dessus du banc placé près de la porte de l'église, à l'endroit même où, la veille, un enfant vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête ensommeillée, le prêtre venait de voir un cercle d'or incrusté dans les vieilles pierres.

Et tous se signèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils de charpentier, était Jésus de Nazareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quand il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

FRANÇOIS COPPÉE,
de l'Académie Française.

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.

On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant:—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montreal.

BURROUGHS & BURROUGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs. W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2948.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.

4 REPRESENTATIONS Par Jour

2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, ACROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER sur son LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.

NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.